Négritude et exil

Autor(en): **Moukouri Edeme, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **10 (1986)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-287546

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NÉGRITUDE ET EXIL

Parler des Noirs et de l'exil, c'est aborder un chapitre douloureux à plus d'un point de vue pour les Négro-Africains de la diaspora. Pour ceux qui n'ont pas connu la déportation, on pourrait d'ailleurs étendre le débat aux différentes manifestations de la perte d'identité culturelle, cette ponction de l'hémisphère droit du cerveau comme l'appelle Edouard Glissant. La problématique impose forcément un double point de vue dynamique et systématique pour traiter de ce problème. Toutefois, si l'histoire de la traite négrière est pathétique, on peut affirmer que les acquis contemporains, dont la plupart ont été rendus possibles par l'exil, permettent de nuancer le pathétique de cette histoire douloureuse.

C'est ainsi d'ailleurs que le paradigme de l'exil s'achève sur les retours dont le plus éminent, poétiquement parlant, est thématisé par Césaire dans le *Cahier d'un retour au pays natal*:

> *J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies*[1],

affirme le poète qui revient d'un exil long, douloureux, destructeur. Le pays s'impose à lui comme un lieu de force qui lui permettra de surmonter toutes les tares que suppose sa condition antérieure et la conjoncture défavorable pour son peuple.

Qu'est l'errance qui s'achève sinon le déracinement? «Vivre déraciné, c'est vivre l'enfer»[2]. Quel a donc été l'enfer des Négro-Africains? Des raisons humaines et institutionnelles l'ont rendu possible. Nous verrons lesquelles.

Précisons pourtant d'ores et déjà que le déracinement est premier dans l'ordre du vécu du nègre nouveau, celui qui invente la Négritude; second est son «détour», cette quête des raisons du déracinement; quant au retour, que chante le poète dans le *Cahier*, il n'est que troisième dans cette chronologie imaginaire.

Le retour suppose une prise de conscience du fait que l'on vit en enfer. Il est l'aboutissement d'une stratégie dont les Négritudes littéraire et idéologique sont des modalités exemplaires à situer dans le droit fil des mouvements de la *Negro Renascence* nord-américaine[3] et de l'indigénisme haïtien[4]... Pour nous, ce sont des tentatives désespérées de ne pas se laisser détruire par la dureté d'un exil de plus de trois siècles, débouchant sur des nationalités consenties.

L'exil est conaturel de la conscience nègre contemporaine. Cette convergence commence à l'aube des temps modernes.

1. Le déracinement

Le déracinement a d'abord nom l'esclavage. Celui-ci est déportation et dépossession du monde. Pour les Noirs, les prémisses à la dépossession collective sont doubles. Elles se jouent ailleurs et prennent le visage de projets échevelés.

D'abord, et sans remonter au déluge, il faut situer le phénomène de la déportation dans le contexte de l'esclavage endémique des époques médiévales et de la Réforme: il se cantonne, pour l'essentiel, sur les bords de la Méditerranée, les chrétiens asservissant les musulmans et vice-versa. Dans ce trafic, des Noirs soudanais sont régulièrement revendus par des Maures aux Espagnols. Or, à la fin du XVe siècle, ces pratiques sont profondément ancrées dans les habitudes des populations latines et barbaresques. C'est ce qui va faire le malheur du monde noir.

Ensuite, et complémentairement, l'empire américain de l'Espagne, constitué dès la fin du XVe siècle, a besoin d'une main-d'œuvre abondante et résistante pour la mise en valeur des terres nouvelles. Les colons imposeront à la métropole le double système d'exploitation par le «repartimiento» et par l'«encomienda».

Le *repartimiento* consiste schématiquement en le contingentement des populations locales et leur attribution aux Espagnols émigrés en Amérique. Ces colons les font trimer dans les mines, la construction des routes, l'élevage ou l'agriculture... Il va sans dire qu'il s'agit d'activités voraces en hommes. L'institution du *repartimiento* est légalement tolérée à partir de 1503.

L'*encomienda* correspond, pour sa part, à une concession territoriale cédée à un conquistador avec toutes les populations qui l'occupaient et qui deviennent la glèbe du colon.

Ces deux institutions seront combattues par le théologien et moraliste Bartolomé de Las Casas. C'est d'ailleurs à ce propos qu'elles nous intéressent. Le grand défenseur de la cause des Indiens d'Amérique qu'est Las Casas se rendit en Espagne en 1516 pour présenter à Charles Quint un projet de «Réformation des Indes» dont les conséquences seront désastreuses pour le continent africain. Il proposait que les indigènes des territoires américains soient ménagés, que soit aboli le travail forcé personnalisé par le *repartimiento* et que soit favorisée leur expansion démographique. Par compensation, et pour que l'économie coloniale ne soit pas désorganisée, s'inspirant de l'esclavage endémique sur les bords de la Méditerranée, Las Casas suggère de remplacer les Indiens par des Noirs, plus résistants au climat tropical, à la besogne dans les mines et l'agriculture et – pourquoi pas – peut-être moins évidemment hommes et doués d'une âme que les indigènes américains.

Ce sont les prémisses de l'exil: le sort des Noirs d'Afrique se jouait ainsi, à l'aube des temps modernes, sans qu'aucun d'entre eux fût partie prenante dans la monstrueuse transaction. Un rôle de marchandise de substitution, de bête de somme, leur était échu. Il allait dépeupler et affaiblir durablement le continent noir.

Le poète rêvera cette horreur rétrospectivement comme le point de départ d'une conquête culturelle inédite:

> *On a cloué un peuple aux bateaux de haut bord, on a vendu, loué, troqué la chair. Et la vieillesse pour le menu, les hommes aux moissons de sucres, et la femme pour le prix de son enfant. Il n'est plus de mystère ni d'audace: les Indes sont marché de mort; le vent le clame maintenant, droit sur la proue! Ceux qui ont incendié l'amour et le désir; ce sont Navigateurs. Ils ont tourné la face vers la forêt, ils demandent, muets, quelque parole. Langage, une autre fois, de nudité. Pour le muscle, tant de mots. O Langage désert, et sa grammaire mortuaire! Pour la denture, encore tant... Jusqu'à l'Oméga du monde nouveau!*[5]

Le poème se fait là recension: de la douleur à l'illumination, cette laisse s'achève avec l'évocation de la nouveauté qui rompt le cercle infernal du rapt et de la sujétion.

De fait, l'accomplissement du déracinement par la déportation massive et sélective des populations jeunes et vigoureuses va mener les contingents de l'Afrique aux Amériques: le Brésil au sud, les Antilles au centre et la partie méridionale des Etats-Unis au nord.

Or, lorsqu'on parcourt les étapes constitutives de la Négritude littéraire et idéologique, on constate que ces deux dernières régions ont joué un rôle de précurseur dans ce processus. Le concept de «détour», qui préside à la naissance de la Négritude, est d'ailleurs essentiellement lié à la composante antillaise de cette lame de fond.

2. *Prise de conscience:* Negro Renascence *et indigénisme*

L'une des définitions qu'Aimé Césaire, l'inventeur de la notion de Négritude, donne de celle-ci:

> la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture[6]

est un écho à peine déformé de la déclaration de W.E.B. Du Bois en 1890, soit plus de quarante ans avant que la notion ne soit forgée:

> Je suis nègre, et je me glorifie de ce nom; je suis fier du sang qui coule dans mes veines[7].

Or, Du Bois doit être considéré comme un marginal dans la société nord-américaine plutôt que comme un exilé: il fut un authentique militant dans les luttes pour obtenir l'égalité de traitement entre les citoyens américains, quelle que soit leur origine raciale. En tant que fondateur du Mouvement Niagara, il affirmait à ses partisans noirs:

> Nous ne devons pas accepter d'être lésés, ne fusse que d'un iota, de nos pleins droits d'homme. Nous revendiquons tout droit particulier appartenant à tout Américain né libre au point de vue politique, civil et social[8].

Pour lui donc, être Noir n'excluait absolument pas le fait d'assumer la citoyenneté américaine. Ce qui signifie aussi que ce sont essentiellement les problèmes qui se posaient à l'homme

de couleur récemment émancipé et établi dans ses droits civiques, en butte au racisme, à la violence raciale et à l'hostilité de la composante anglo-saxonne de la société américaine, ce sont ces problèmes qui font régresser Du Bois vers le racial comme refus de se laisser aliéner. Corollairement, il nous a été extrêmement difficile de dénicher des œuvres fortement investies du paradigme de l'exil dans la production poétique africaine sud-saharienne (à l'exclusion de l'Afrique du Sud, cela va de soi)... Il n'y a jamais que le Camerounais Valère Epée, qui a longtemps vécu aux Etats-Unis, à avoir publié, avec *Transatlantic Blues*[9], une authentique œuvre de l'exil collectif.

La société américaine se présente comme un milieu où le métissage pose un problème d'identité à une frange importante de la population à la fin du XIXe siècle. Le choix ne lui est, ni aisé, ni facilité par la conjoncture. Pour ceux-là, l'option de l'appartenance au milieu nègre est un choix périlleux, la référence essentielle qu'est l'Afrique s'étant perdue dans la représentation individuelle et collective. On verra ainsi Du Bois postuler, sous forme de compensation, une Afrique mythique et échevelée:

> Il ne s'agit pas d'un pays, c'est un monde, un univers se suffisant à lui-même... C'est le grand cœur du Monde Noir où l'esprit désire ardemment mourir. C'est une vie si brûlante, entourée de tant de flammes qu'on y naît avec une âme terrible, pétillante de vie. On y saute à l'encontre du soleil pour y faire venir comme une grande main du destin, la force lente, tranquille et écrasante du sommeil tout puissant, du silence d'un pouvoir immuable qui se retrouve au-delà, à l'intérieur et tout autour[10].

Du Bois précède la *Negro Renascence* de Harlem qui s'étendra sur une décennie entre 1918 environ et 1928. Celle-ci comptera des personnalités comme Countee Cullen, Claude Mac Kay, Langston Hughes... Ces deux derniers, présents en France dans les années 30, contribueront grandement à orienter le désir de révolte de la génération de la Négritude.

Le sentiment de l'exil, cette conscience douloureuse du déracinement, ne génère cependant pas forcément le mythe de la puissance tel qu'il se déploie dans les *Ames noires* de Du Bois. Langston Hughes en atteste lorsqu'il manifeste l'impuissance et

le désarroi des nègres américains qui, pourtant, restent d'authentiques Américains malgré leur situation:

> *Nous pleurons parmi les gratte-ciel*
> *Ainsi que nos ancêtres*
> *Pleuraient parmi les palmiers de l'Afrique*[11].

Le parallélisme ainsi esquissé semble manifester une confusion en réduisant le déracinement à la souffrance banale de la quotidienneté, en faisant des villes américaines des espaces ni plus, ni moins enviables que la terre des ancêtres. Ceci montre bien le caractère irréversible, pour un Noir américain, de son implantation dans le nouveau pays qui est le sien. – Et nous verrons, après l'illusion universaliste du monde noir devenu un sous la bannière de la Négritude, un poète comme Glissant, tirer sa révérence à la grande patrie pour s'attacher à l'Antillanité ou petite patrie.

Avec ce poème d'un des ténors de la *Negro Renascence*, nous découvrons que la conscience noire vise une patrie mythique mais que le combat reste essentiellement celui du citoyen d'Etats réels déjà constitués.

La grande affaire des nègres des Etats-Unis a été, dans les années 20, de manifester la prise de conscience de leurs origines sans que l'on puisse à proprement parler articuler l'hypothèse de l'exil à leur propos. Il n'est nullement dans leur intention de faire le voyage à rebours comme le préconise pourtant, à la même époque, le Jamaïcain Marcus Garvey.

De ce premier exemple de conscience d'un manque, nous retirons le fait que le transbordement aurait pu être une réussite si le problème social de la souveraineté n'était venu remettre en cause ce qui, institutionnellement, était un acquis décisif dès la fin de la guerre de Sécession aux Etats-Unis.

Or, si le problème essentiel de la génération de la *Negro Renascence* est une question d'identité, il n'en sera pas de même de leurs successeurs antillais, poètes et romanciers de la Négritude puis de l'Antillanité.

Entre les uns et les autres, cependant, il y a le cas particulier de Haïti. L'Indigénisme haïtien de la fin des années 20 présente des traits communs avec le soulèvement nègre américain, en ce sens que le cadre institutionnel en est un Etat constitué depuis

le début du XIXe siècle et qu'une conscience nationale limitera toute velléité de régression réelle vers l'Afrique.

C'est fort de ces deux cadres limitatifs, que Jean Price-Mars définira les priorités culturelles loin de toute nostalgie:

> Nous n'avons de chances d'être nous-mêmes que si nous ne répudions aucune part de l'héritage ancestral. Eh bien! cet héritage, il est pour les huit dixièmes un don de l'Afrique[12].

Si l'exil pose des problèmes apparemment insolubles comme ceux qu'évoque Léon Laleau dans ces alexandrins célèbres malgré la lourdeur et la complaisance dans le tableau:

> *Ce cœur obsédant qui ne correspond*
> *Pas avec mon langage et mes costumes*
> *Et sur lequel mordent comme un crampon*
> *Des sentiments d'emprunt et des coutumes*
> *D'Europe sentez-vous cette souffrance*
> *Et ce désespoir à nul autre égal*
> *D'apprivoiser avec des mots de France*
> *Ce cœur qui m'est venu du Sénégal?*[13]

nous pensons plutôt au chef-d'œuvre de Jacques Stephen Alexis, *L'Espace d'un cillement*, dans lequel l'exil est un préalable, pour Eglantina et El Caucho. Il permet l'oubli et rend possible l'extraordinaire reconquête de l'autre et de soi-même dans le dévoilement progressif des sens de l'homme, ces dimensions qui nous donnent le monde transversalement et en font une structure polymorphique. Les pleines retrouvailles deviennent ainsi l'occasion de revivre la mémoire intégrale, d'être plus homme qu'on ne le fut jamais et d'éprouver partiellement l'infini qui gît en nous et qui est l'étranger que nous devrions être.

Peut-être est-ce dans ce roman qui ne théorise pas, mais qui révèle par touches successives l'épaisseur mortelle du déracinement, que l'on éprouve le mieux ce que d'autres ont approché par le discours de l'intelligence, mais qu'ils ne nous font pas vivre dangereusement: que l'exil, le déracinement, l'oubli de soi sont autant d'épreuves qui nous font, au cas où nous leur résistons jusqu'au bout, goûter à l'élixir de la vraie vie?

La forme spécifique de la prise de conscience qui débouchera, chez les francophones noirs, sur l'émergence de la Négritude, a été baptisée par Glissant le *détour*.

3. *Le détour*

Qu'il s'agisse des Noirs américains ou des Haïtiens, nous remarquons un même phénomène paradoxal: la conscience qu'ils ont d'être noirs ne s'accompagne pas, ni chez les uns ni chez les autres, d'une volonté de partir, de s'en retourner à ce que Senghor désigne comme la source où les lamantins vont s'abreuver dans sa post-face à *Ethiopiques*.

S'il y a volonté d'évasion, comme Richard Wright le suggérera dans *Black Boy*, c'est plutôt pour s'échapper du Sud raciste et se rendre dans le Nord jugé accueillant et peu enclin à la discrimination raciale. Cette résolution nous place dans la perspective des pays-continents dont l'immensité donne des alternatives aux personnes.

C'est une dimension qui manque aux petites Antilles:

> *Quelques milliers de mortiférés qui tournent en rond dans la calebasse d'une île*[14]

tel est le tableau saisissant de ces «Antilles dynamitées par l'alcool» et que les jeunes quittent pour aller parfaire leur formation dans les grandes écoles métropolitaines, faisant ainsi un exil à rebours de celui que firent leurs ancêtres.

Edouard Glissant a imaginé un scénario fictif perçu par lui comme une ruse du réel. Si Senghor pensait que les lamantins vont boire à la source de la tradition, Glissant suggère que, le lieu de regroupement des jeunes en formation ayant été Paris (où les jeunes Noirs font enfin leur jonction en 1934, date de fondation de la revue *L'Etudiant noir* et, probablement, de la création du néologisme Négritude par Césaire entouré de Senghor et Damas), il s'agit, non pas d'un retour aux sources de la tradition négro-africaine, mais d'un détour par le continent où la modernité prit son envol.

> *Pour une fois*
> *Encore, il est un mousse sur le pont, qui ne balance pas les câbles vers l'amarre (il est trop jeune, malhabile)*
> *Mais il sourit au nœud d'eau grise sur la coque délaçant son épaisseur...*
> *Trois siècles ont noué de paille et de sablure ce venant*
> *Non pas tombé du mât, lui, mais échoué dans la clarté sans épissures, sans écueils*

(A peine une île est apparue, qu'un séisme a portée, c'est une fleur des eaux,
Puis elle est retombée vers les profonds coraux)
Echoué, paysan des Indes surannées, fils de la terre du passé qui jadis fut terre à venir...
Bientôt la plaine, les champs d'or, où une ville transparaît![15]

Le détour, c'est toute une histoire. On n'a pas assez pris garde, par exemple, au fait que dans le *Cahier* il y a deux départs: le premier est pour conduire le poète en Europe, et le second pour le ramener vers les Antilles. Le premier voyage est décisif dans l'ordre psychologique; il permet la découverte de soi par le poète et donc la relativisation des défauts de la collectivité. Le nègre nouveau est d'autant plus prêt à assumer sa condition et à s'identifier qu'il ne se fait plus guère d'illusions sur la pureté de son Moi.

Est-ce donc la tradition nègre que le jeune en formation dans les cénacles du savoir occidental appréhende lors de son séjour de formation en métropole? Non! C'est plutôt la «folie» qui a changé la face du monde depuis quatre siècles.

L'exil consenti des jeunes en formation aurait donc pour fonction essentielle de contaminer les descendants de ceux qui furent les victimes de la traite négrière. Le détour de toute une génération par l'Europe où les Antillais réalisent la jonction avec les Noirs originaires du continent-mère apparaît donc effectivement comme une dérive fondatrice. Il s'agit encore de comprendre ce qui résulte de ces retouvailles préalables au retour, mais parfois aussi présentées comme un ressourcement.

4. *La Négritude*

C'est au cours des années de partage entre les différentes composantes de la diaspora nègre et des représentants du continent d'origine que le concept de Négritude est forgé, en plein dans les années susceptibles d'être désignées comme celles du détour par Paris. Cet accomplissement n'est pas indifférent. Il est toutefois malaisé de faire la part des choses en se référant au texte du *Cahier d'un retour au pays natal* qui donne certes des indications précieuses, mais qui est surchargé par des apports de 1942 foncièrement étrangers à la problématique initiale.

Cette mise en garde faite, nous dirons que l'une des conséquences inattendues de la jonction des ethnies nègres est la révélation de ses potentialités à chacune des composantes:

> *l'œuvre de l'homme vient seulement de commencer*
> *et il reste à l'homme à conquérir toute interdiction immobilisée aux coins de sa ferveur et aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force*
> *et il est place pour tous au rendez-vous de la conquête et nous savons maintenant que le soleil tourne autour de notre terre éclairant la parcelle qu'a fixée notre volonté seule et que toute étoile chute de ciel en terre à notre commandement sans limite*[16].

La mutation fondamentale ainsi annoncée en le nègre est perçue par Césaire comme l'essentiel de la Négritude. C'est ainsi que le changement d'option sur l'univers, l'aspect dynamique de l'insertion de l'homme dans le monde expriment bien l'acceptation de l'évidence première qui, psychologiquement, mène à l'affranchissement par rapport à toutes les aliénations.

Or, cette Négritude a pu être jugée insuffisante par certains pairs du poète, notamment Senghor qui préfère nettement en faire les valeurs de la culture nègre, un héritage chiffrable donc et non pas une transformation fondamentale de mentalité.

La distance qui sépare Senghor de Césaire, c'est probablement la situation objective personnelle vécue par chacun d'eux: l'un est Antillais, c'est-à-dire issu d'un univers dans lequel le problème racial et l'aliénation sous toutes ses formes sont pertinents alors que l'autre a comme référence sociale une Afrique dans laquelle le déracinement, pour être effectif, n'en était pas moins caché, puisque essentiellement institutionnel: avant son détour, Senghor avait eu l'occasion de vivre sa société d'origine comme milieu cohérent et référence culturelle satisfaisante. Cela n'est nullement le cas des Antillais et, à plus forte raison, de Césaire. Senghor vit à Paris un exil primaire tandis que ses amis de la diaspora en sont à un exil secondaire. Ces derniers se préoccupent de la folie qui a pu guider les Découvreurs comme Colomb, Marco Polo, Vasco de Gama ou Magellan, créateurs d'espaces nouveaux, accoucheurs d'un monde à l'horizon infini, tandis que leur compagnon africain essaie de régresser vers le pays d'enfance.

Les problèmes sont donc loin d'être similaires, ce qui sera à l'origine d'une distorsion de la notion de Négritude qui n'accède que difficilement à la dignité de concept.

Pour les uns, la Négritude est ainsi le point de départ d'un processus d'appropriation du monde tel qu'il devrait être; elle est la «folie» qui réalise des miracles:

Parfois on me voit d'un grand geste du cerveau,
happer un nuage trop rouge
ou une caresse de pluie, ou un prélude du vent,
ne vous tranquillisez pas outre mesure:
Je force la membrane vitelline qui me sépare de moi-même,
Je force les grandes eaux qui me ceinturent de sang[17].

Pour l'autre, elle est statique, donnée et il ne resterait plus qu'à en jouir comme un héritier méritant.

Mais, bien sûr, si la Négritude n'est pas l'aboutissement d'un processus de reprise de soi, l'exil n'est plus un phénomène pertinent et toute la dynamique du retour éventuel est niée d'avance. On se retrouve dans un monde sans perspective: ni espoir, ni désespoir ne viennent plus alimenter la quotidienneté de l'effort.

Les jeunes générations ne s'y sont pas trompées, qui rejettent intuitivement la voie senghorienne de la Négritude au profit de l'option plus combative de Césaire.

5. *Le retour*

L'on ne saurait cependant terminer ce bref tour d'horizon sans parler des retours. La génération de la Négritude, Antillais et Africains indifféremment, semble avoir réussi les siens. La période de la décolonisation qui succède à la Seconde Guerre mondiale leur donne l'occasion de s'investir dans la bataille pour la naissance des Etats post-coloniaux. Aux Antilles, la création culturelle devient la grande affaire et les revues succèdent aux revues; la première, et la plus importante, dans les petites Antilles, ayant été celle de Césaire et Ménil, *Tropiques* (1941–1945). En Afrique, des voix s'élèvent, qui demandent l'indépendance, ce qui s'accomplira pour l'essentiel en 1960.

C'est alors qu'un phénomène nouveau et inquiétant pointe au plan institutionnel: le terrorisme d'Etat et sa cohorte de maux. La pratique de la souveraineté s'avère très rapidement être un accaparement du pouvoir au profit d'un seul ou d'une minorité jaloux de leurs prérogatives et féroces dans la répression de toute velléité susceptible de nuire à celles-ci.

Là s'inaugure un nouveau cycle d'exil, drame des réfugiés. Là aussi s'annonce une ère du soupçon qui rejette la nostalgie du terroir loin des préoccupations des élites du dehors.

Nous conclurons cet exposé sur la Négritude et l'exil en insistant sur le fait que c'est un phénomène séculaire et que le siècle a manifesté une étonnante mutation, source de la littérature de la Négritude, chez les descendants des victimes de l'exode forcé des débuts des temps modernes.

Si l'exil est donc un phénomène de dépossession du monde, s'il dépouille de façon absolue les Noirs razziés, il semble porteur d'espoir dans la mesure où il peut s'interpréter comme une introduction à la modernité. A cet exil ancien, constitutif du monde actuel, est cependant en train de se substituer une forme nouvelle, maligne, de l'exil, consécutive à une mauvaise compréhension de l'essence de la modernité par des potentats se référant toujours aux modes tyranniques de gestion de l'autorité. Le refuge que demandent ces exilés d'un nouveau type, apatrides et victimes d'appétits boulimiques, sera-t-il fécondant comme a pu l'être, du fond du préjugé le plus opiniâtre, le lieu de convergence de tous les détours du premier tiers de ce siècle, Paris?

Michel Moukouri Edeme
Douala (Cameroun)

NOTES

[1] Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine.

[2] Abrahams, Peter. «Les Noirs» in Hughes, *Trésor Africain*, Seghers.

[3] Mouvement essentiellement littéraire, né dans les milieux négro-américains de Harlem, New York, en 1918.

[4] L'indigénisme représente un retour aux sources africaines du folklore haïtien à partir des années 20 en réaction contre, d'une part, la dominante française de la culture officielle et, d'autre part, l'occupation nord-américaine qui dure depuis 1915.

[5] Glissant, Edouard. *Les Indes*, Seuil.

[6] Césaire, A., cité par Senghor, L. S., in «Problématique de la Négritude» recueilli dans *Liberté III*, Seuil.

[7] Du Bois, W.E.B. cité par Kesteloot, L. in *Anthologie négro-africaine*, Marabout.

[8] *Id., ibid.*

[9] Epée, Valère. *Transatlantic Blues*, CLE, Yaoundé.

[10] Du Bois, W.E.B. *Ames noires*, cité par Kesteloot, *op. cit.*

[11] Hughes, Langston. *Avoir peur*, Seghers.

[12] Price-Mars, Jean. *Ainsi parla l'oncle*, Haïti.

[13] Laleau, Léon. *Musique nègre*, cité par Senghor in *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, PUF.

[14] Césaire, A. *Cahier..., op. cit.*

[15] Glissant, E. *Les Indes, op. cit.*

[16] Césaire, A. *Cahier..., op. cit.*

[17] *Id., ibid.*

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence Africaine, 1956 et 1983.

Fanon, Franz. *Peau noire, masques blancs*, Seuil, 1952.

Glissant, Edouard. *Poèmes,* Seuil, 1964.

Glissant, Edouard. *L'Intention poétique*, Seuil, 1969.

Glissant, Edouard. *Soleil de la conscience*, Seuil, 1956.

Kesteloot, Lilyan. *Anthologie négro-africaine*, Les Nouvelles éditions Marabout, Verviers, Belgique, 1967 et 1983.

Mahn-Lot, M. *Barthélémy de Las Casas, l'évangile et la force*, Ed. du Cerf, 1964.

Senghor, L.S. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, PUF, 1948.

Senghor, L.S. *Liberté III*, Seuil, 1977.

Revue *Présence Africaine*, N° sp. 8, 9, 10, *Premier congrès international des Ecrivains et Artistes Noirs*, Présence Africaine, 1956.

Revue *Peuples Noirs, Peuples Africains*, N° sp. 20, *Les Retours*, Ed. des peuples noirs, Paris, 1981.